



La longue vie des canifs de luthier

Hélène Claudot-Hawad

► To cite this version:

Hélène Claudot-Hawad. La longue vie des canifs de luthier. Histoire de canifs, Musée de Mirecourt, 2021, pp.19-27. halshs-03317657

HAL Id: halshs-03317657

<https://shs.hal.science/halshs-03317657>

Submitted on 6 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La longue vie des canifs de luthier

Hélène CLAUDOT-HAWAD, anthropologue

Le canif de luthier est-il immortel ? Il survit souvent au luthier auquel il appartenait et peut servir à plusieurs générations¹. Son apparence a traversé les siècles sans transformation notable. Sa forme est singulière, comportant une lame pointue et biseautée, large ou fine, droite ou courbe, enserrée dans un manche en bois quatre à cinq fois plus long qu'elle. Dans les ateliers de lutherie, cet outil est souvent posé sur l'établi, prêt à l'emploi, plutôt que sur le râtelier ou présentoir à outils.



Les canifs sur l'établi, Atelier Charles Luc Hommel, Marseille, 2014.
Photo : Hélène Claudot-Hawad.

¹. Cet article s'appuie sur deux séries d'enquêtes menées depuis les années 1980 : l'une concerne « les luthiers de Mirecourt » de la première moitié du XX^e siècle et l'autre, les « nouveaux luthiers » formés dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Voir <https://phonothèque.hypotheses.org/le-metier-de-luthier>

Le canif se décline en trois ou quatre spécimens différents, certains adaptés à des usages plus particuliers comme par exemple le canif à *fff*. Il s'agit de l'outil le plus polyvalent du luthier, présent dans de nombreuses opérations techniques². Du moins dans le mode de fabrication propre à Mirecourt, comme le précise Charles-Luc Hommel, alors que d'autres méthodes (anglaise, italienne) en font un usage moins intense.

Agissant différemment sur la matière selon les façons de le tenir et de le manier³, le canif sert à tailler, creuser, trancher, couper, découper, tracer, araser, rogner, ajuster... On pourrait dire qu'il est au luthier formé à Mirecourt ce que la plume est à l'écrivain ou plutôt était, car les touches d'ordinateur ont remplacé cet artefact. Mais le canif, lui, ne s'est pas laissé détrôner dans la fabrication artisanale du violon. Il demeure le prolongement obligé de la main du luthier. Contrairement à quelques outils comme la scie à chantourner ou la grosse gouge auxquels certains ateliers ont substitué la fraiseuse numérique ou autres engins pour fabriquer des instruments plus ordinaires, la machine n'a pas remplacé le canif.

2. Découpage des contre-éclisses ; coupe des éclisses ; taille des coins et tasseaux ; arasement des éclisses, coins et tasseaux ; chanfrein ; rognage ; approfondissement de l'entaille pour les filets ; découpage des filets ; découpage des *fff* ; ajustage de la barre ; dégrossissage de la poignée ; etc.

3. A ce sujet, voir H. Claudot-Hawad, 2012 (1^e éd. 1985), « Les gestes du luthier », in V. Klein et B. Buob (éds), *Luthiers, De la main à la main*, Actes Sud/Musée de la lutherie, Arles/Mirecourt, p 152-173.

Canifs et outils : l'indispensable double jeu

Dans la première moitié du XX^e siècle, les ouvriers luthiers de Mirecourt travaillaient avec du matériel fourni par l'atelier qui les employait. Leurs maigres revenus d'artisan – malgré les 60 heures par semaine passées à l'atelier dans les années 1920 – les contraignaient à poursuivre leur métier chez eux et à leur compte. Le soir après l'atelier, ils faisaient ce qui était appelé les « temps perdus », autrement dit, pendant leur temps libre, la fabrication privée d'instruments avec un jeu d'outils qui leur appartenait.

Comme le dit Jean Eulry (né en 1907), les outils étaient chers pour ceux qui ne gagnaient presque rien, mais on en trouvait d'occasion chez les luthiers. Aussi, tous les ouvriers luthiers de Mirecourt avaient à la maison leurs outils personnels dont l'ensemble est peu encombrant. La table familiale leur servait d'établi. Par ailleurs, une partie de l'outillage et les éléments en bois étaient souvent confectionnés par les luthiers eux-mêmes.

Les outilliers de Mirecourt

À Mirecourt, au début du XX^e siècle, les outils de luthier étaient fabriqués par des outilliers. L'activité de ces entreprises (de même que celle des marchands de bois de lutherie) s'éteindra suite à la crise économique mondiale des années 1930, obligeant ensuite les artisans luthiers à se fournir dans d'autres pays (en particulier en Allemagne), comme le précise Eugène Guinot (né en 1905) :

« Le matériel et les outils, c'était fait à Mirecourt. C'est la Maison Étienne, ou plutôt Espinasse et après Étienne... Alors c'était eux qui nous faisaient nos rabots, nos canifs et tout. » (Eugène Guinot, 1982, enquête n°3488)

La Société Espinasse et Etienne, créée en 1911, employait des tourneurs sur bois et métaux, des fondeurs en cuivre et bronze et fournissait des outils de lutherie (Archives départementales des Vosges : Mirecourt / Sociétés : 4 U 16/103-108).

Un outil qui blesse les apprentis

Au début du XX^e siècle, les apprentis luthiers étaient recrutés très jeunes. Ils n'avaient pour la plupart que douze ou treize ans lorsqu'ils entraient à l'atelier, juste après avoir passé le certificat d'études. Les témoignages recueillis en 1982 auprès des luthiers nés entre les années 1895 et 1930 évoquent la dureté des conditions d'apprentissage pour les enfants de cet âge.

La première contrainte était horaire. En deux décennies cependant, leur journée de travail était passée progressivement de 12 heures minimum avant la première guerre mondiale à 9 heures en 1920 (soit 54 heures par semaine) grâce aux nouveaux contrats d'apprentissage élaborés par le patronat ne trouvant plus d'apprentis à recruter pour se former à la lutherie artisanale.

La deuxième contrainte était la discipline de fer imposée aux enfants. Les maîtres luthiers étaient sévères et exigeants avec eux comme l'étaient d'ailleurs tous les adultes à cette période : on parlait de « dresser » les enfants plutôt que de les éduquer. Le troisième impératif enfin était d'apprendre sans délai à maîtriser la technique. Savoir manier les outils et comprendre la logique de traitement de la matière fibreuse qu'est le bois n'est pas facile. Le luthier Pierre Claudot (né en 1906) évoque ainsi les premiers mois d'apprentissage :

« Les premiers contacts... avec la matière et un outillage, c'est très difficile. Parce que, avant d'arriver à être maître de cet élément, ça nécessite un gros travail, une grosse ténacité. On comprend que les gens soient assez découragés quand ils apprennent le métier parce que les rudiments premiers sont longs à acquérir. Alors on se fait mal, on se coupe, enfin on est maladroit ! Et l'adresse, c'est long à obtenir. »

(Pierre Claudot, 1981, enquête n° 3483)

Bien maîtriser les techniques de fabrication n'était cependant pas suffisant à cette période. À Mirecourt, le luthier devait nécessairement conjuguer excellence et rapidité pour simplement survivre.

La moyenne de fabrication d'instruments s'élevait par semaine à deux ou trois violons en blanc (c'est-à-dire non vernis) et sans tête. Un ouvrier artisan comme Eugène Guinot, réputé pour sa dextérité et pour la qualité de sa lutherie, faisait trois violons par semaine en comptant les « temps perdus ». Embauché par un atelier et payé à la pièce, il ne travaillait que chez lui.



Violon en blanc Eugène Guinot, Mirecourt, fin des années 1970, le coffre et la table, vus de face. Collection du musée de Mirecourt. Photos : Anne-Sophie Trivin.

Le repassage du canif

Dans les années 1980, des rumeurs erronées sur la tradition des anciens luthiers circulent chez les élèves de l'école de Mirecourt, comme le décrit Pierre Caradot :

« Par exemple un mythe, comme ça, qu'à Mirecourt, les luthiers ne prenaient pas le temps d'affûter leurs canifs. Ils avaient une telle force, une telle dextérité qu'ils pouvaient couper n'importe quoi avec des canifs mal affûtés. Alors pendant des années j'ai cru ça. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Jean Eulry qui m'a dit : Mais absolument pas. Au contraire, on passait un temps incroyable à affûter nos outils ». (Pierre Caradot, 2016, enquête n° 4971)

En effet, le « repassage » des canifs, comme disaient les anciens luthiers, était une étape incontournable dans l'apprentissage de la lutherie à Mirecourt. Cette opération, destinée à aiguiser la lame du canif et à obtenir un biseau plat, était souvent cuisante pour les débutants qui ne maîtrisaient pas la rustique meule à pied et se blessaient, comme l'évoque Pierre Claudot au sujet de son apprentissage dans les années 1920.

« Au début on ne se méfiait pas, on s'usait les doigts en repassant les canifs, alors souvent on avait des blessures. C'est très douloureux l'usure d'un doigt. » (Pierre Claudot, 1981, enquête n° 3483)



*La meule à affûter, Atelier Jean Villaume, Mirecourt, 1982.
Photo : Hélène Claudot-Hawad.*

Des violons sans tête

À Mirecourt, les luthiers de la première moitié du XX^e siècle, mal rémunérés, étaient contraints de produire beaucoup d'instruments pour survivre. Il était nécessaire pour cela d'exceller dans le maniement de l'outil principal du luthier, c'est-à-dire le canif. Pour ne pas ralentir leur rythme de production fondé sur l'usage intensif de cet outil, ils confiaient à des spécialistes certaines opérations réalisées avec d'autres outils de base.

C'était le cas pour la confection de la tête du violon, qui se fait principalement à la gouge, ou encore pour le vernissage. À Mirecourt, la circulation des violons « en blanc », accrochés aux guidons des vélos pour être acheminés vers l'atelier du vernisseur, était un spectacle courant.

Les artistes du canif

L'art intensif du canif n'est pas l'apanage du luthier du quatuor. La fabrication délicate des chevalets se faisait autrefois en grande partie au canif. Elle nécessitait beaucoup d'habileté comme le relate Louis Jeandel (né en 1895) au sujet du long apprentissage qu'elle exigeait :

« C'est délicat le chevalet. Pour faire un chevalet potable, il faut vraiment respecter des normes, une précision ... une grande précision dans le travail, parce que c'est très important pour la sonorité et pour la qualité du chevalet ». (Louis Jeandel, 1982, enquête n° 3496)



Chevalets Aubert, Mirecourt, don au musée en novembre 1973, collection du musée de Mirecourt. Photo : Anne-Sophie Trivin.

Il évoque 24 opérations dans la fabrication artisanale du chevalet, mais qui ont été largement mécanisées et simplifiées dès les années 1920 :

« La fabrication se faisait en artisanat surtout à la main au canif, ou rien qu'au canif. Moi j'ai vu fabriquer des chevalets en Tchécoslovaquie avec uniquement une petite gouge et un canif. Même pas de maîtres pour percer les trous parce que les trous, ils les perçaient avec de petites gouges, et puis avec le canif, ils arrangeaient ces trous. C'était des artistes du canif à ce moment-là. Et il n'y en a plus... Même en Allemagne, il n'y en a plus, ça a complètement disparu. Il y en avait à Mittenwald, et il n'y en a plus du tout. Il y en avait en Tchécoslovaquie et il n'y en a plus du tout non plus. Ça a complètement disparu. » (id.)

Personnalisation du canif

Le rapport que le luthier entretient avec le canif, outil indispensable à son métier, est à la fois pratique, personnalisé et affectif. C'est l'artisan lui-même qui modèle le canif à son propre usage en réalisant diverses opérations sur l'outil. D'une part, le manche du canif est souvent taillé par le luthier lui-même, de préférence en bois d'érable ondé, et ajusté à sa main. D'autre part, c'est le luthier qui affûte la lame et lui donne le biseau qui lui convient personnellement. Enfin, les initiales du luthier sont fréquemment gravées sur le manche, prouvant que le canif n'est pas un outil impersonnel, mais qu'il est approprié de manière individuelle par celui qui l'utilise. Il a même un caractère « sacré », selon les termes d'un luthier contemporain, Guillaume Kessler, qui exprime à ce propos le stress qu'il ressent en confiant ses outils à quelqu'un d'autre :

« Pour finir, j'ai vraiment horreur de prêter mes outils à lames, les canifs en particulier. Je les considère vraiment comme intimes et j'ai vraiment un pincement au cœur quand je les vois utilisés ». (*ci-après*, p. 27)

Des canifs qui se transmettent

Les canifs vieillissent moins vite que les êtres humains. À force d'être aiguisées, leurs lames se raccourcissent, leurs manches brunissent et rapetissent, mais l'ensemble reste longtemps fonctionnel.

Tout individualisés qu'ils soient, les canifs finissent par voyager entre plusieurs générations de luthiers et par être apprivoisés par d'autres mains que celles de leurs premiers détenteurs. Avec les canifs des anciens luthiers, sont également véhiculés leurs noms et leur mémoire.

La transmission de ces canifs, encore plus lorsqu'elle s'exerce au sein du même atelier et qu'elle concerne le passage de l'outil de la main du maître à celle du disciple, assure symboliquement l'esprit de corps de l'atelier.

Cependant, comme le précise André Sakellarides, si l'outillage se pérennise, servant à plusieurs générations, le « style » d'un luthier par contre se transforme selon les périodes. Dommage que les canifs ne puissent en témoigner !

Le canif d'Hubert Dufour, un outil chargé d'histoires

Ce canif d'Hubert Dufour, luthier à Rians, provient de la maison Granier⁴ de Marseille fondée en 1877 sous le nom Barbet et Granier. C'est une amie d'Hubert Dufour, petite nièce de Denis Granier (2^e génération des luthiers Granier à Marseille), qui lui a donné cet outil ancestral, déjà passablement raccourci, dans les années 1980.

Quarante après, le canif, devenu lilliputien, est toujours en usage.

4. Sur l'histoire de la maison Granier, voir « 1877-2017 : 140 ans de lutherie dans un atelier marseillais », <https://phonotheque.hypotheses.org/23073> ; Luthiers-Mirecourt / Généalogie professionnelle Barbet / Granier / Palanque / Diter : http://www.luthiers-mirecourt.com/barbet_granier-palanque_diter_genealogie.htm



Le canif d'Hubert Dufour, Rians, 2018. Photo : H      Claudot-Hawad.

Fabriquer ses outils et ses meubles

En 1970, après le danger de disparition du métier de luthier en France, l'École nationale de lutherie et d'archèterie voit le jour à Mirecourt. Faisant partie des premières promotions, Pierre Caradot souligne le déficit d'outils alors disponibles à l'école :

« On avait un petit set d'outils qui était bien misérable. L'école était pauvre. À l'époque, il y avait très peu de fabricants d'outils, il y avait Gewa en Allemagne qui commençait à poindre, mais les outils étaient encore très très chers. Alors on travaillait avec des outils qui avaient été donnés par des luthiers pour l'école... Il fallait redresser les varlopes, essayer de travailler avec un rabot américain comme les luthiers appelaient les Stanley. » (Pierre Caradot, 2016, enquête n°4971)

Se procurer des outils de lutherie à cette période semble ardu. Certains élèves tentent leur chance auprès des familles de luthiers qui pourraient avoir des outils à céder mais ils se heurtent souvent à un refus net. Pierre Caradot relève une sorte d'« omerta » à Mirecourt sur le passé de la lutherie, assez incompréhensible pour les élèves de l'école : « il semblait qu'il y ait la lutherie partout et en même temps nulle part ». Il évoque l'une de ses tentatives pour acquérir des outils.

« Je me souviens d'une visite à la veuve de Paul Bisch⁵, parce qu'il y avait encore une enseigne de Paul Bisch à l'angle de la rue Saint-Georges. On se disait – Ah, il y a un luthier là ! Alors on frappe. Nous, on ne connaissait pas Paul Bisch, on n'avait pas lu le Dictionnaire des luthiers. Alors on frappe – Bonjour, on cherche des outils. – Non, non, on n'a rien. – Pourtant, il y a une enseigne de luthier ! Alors la dame nous ouvre.

5. Le luthier Paul Bisch (1893-1967) était établi à Mirecourt au 8 de la Rue Saint-Georges. Voir <http://www.musee-lutherie-mirecourt.fr>, « Le sentier des luthiers ».

Dans l'encadrement de la porte, on voit un appartement très sombre, une dame qui refuse de nous parler de son mari, qui refuse de nous vendre du bois évidemment, parce qu'elle voulait le garder ; des outils, elle n'en avait plus, etc. Après, on a su qu'elle avait encore tout l'atelier intact de son mari. » (id.)

Le seul recours pour se procurer des outils de lutherie est alors d'aller en chercher dans la capitale :

« Dès qu'on a pu, on a acheté soi-même ses outils : des ciseaux à bois, des rabots, justement les rabots plats... On les achetait difficilement [à Mirecourt] parce qu'il n'y avait qu'une quincaillerie qui avait du mal à s'achalander. Donc on profitait d'élèves qui étaient parisiens ou qui allaient à Paris, ou soi-même quand on allait à Paris, pour acheter des outils dans le quartier du Faubourg » [Saint-Antoine]. (id.)

D'autres écoles de lutherie, comme celle de Newark en Angleterre, font le choix d'inclure, dans leur formation à la lutherie, la fabrication de tous les outils et meubles utiles au luthier. Anne Houssay l'évoque :

« On avait le formidable cours de fabrication d'outils où on allait dans le collège principal dans un atelier de métal où il y avait des tours à métaux, des forges... Avec des professeurs qui nous expliquaient la structure du métal, comment forger, comment tremper le métal. » (Anne Houssay, 2014, enquête n°4913)

Au sujet de la fabrication du canif, Anne Houssay décrit en détail les opérations techniques effectuées au sein de l'école :

« Pour les canifs, nous avions des tiges plates de fer doux de différentes largeurs (les mesures étaient en inches 1/4", 1/8", 1/16").

Nous avons scié des morceaux à la longueur, meulés pour faire les pointes et les biseaux, puis fait rougir à la forge et trempés à l'eau puis gorgé de pigeon dans la forge et trempés dans l'huile pour obtenir de l'acier trempé. Dans l'atelier bois, nous avons fait les manches : scier en deux un manchon de bois, faire une mortaise tout du long d'une des parties de la largeur de la lame et de son épaisseur au canif et au fermail, puis encastrier les lames dedans et coller les deux moitiés. Ensuite, nous avons aiguisé les tranchants des canifs à la meule puis sur différentes pierres à affûter. »

(Anne Houssay, courrier du 7 mars 2016)

Capable de fabriquer lui-même son outillage et tout son matériel, le luthier dispose ainsi d'une grande autonomie pour exercer son métier, à condition cependant d'avoir accès à un atelier de forge et à un atelier de menuiserie.

Pour finir, la longévité du canif et son parcours entre les mains expertes de différents luthiers trace la cartographie de certaines transmissions, modestes dans ce cas par rapport aux savoir-faire et à l'art du luthier. L'héritage d'une génération à l'autre est ici affectif autant que pratique ou économique. Il recrée de la parenté et prolonge la présence des luthiers disparus, comme on l'observe aussi pour d'autres éléments. Ainsi, André Sakellarides, qui en février 2016 était en train de fabriquer un violon dans un bois ancien, pouvait remonter les 70 ans minimum de circulation de ces fournitures provenant de l'atelier du luthier Pierre Claudot à Marseille qui lui-même les avait achetées à la maison Couesnon de Mirecourt dont les portes avaient fermé juste après la 2^{de} guerre mondiale... Je finirai par une interrogation : « Luthiers, connaissez-vous la filiation de tous vos canifs ? »



Les canifs d'André Sakellarides, Marseille, 2016. Le premier en haut appartenait à Pierre Claudot dont les initiales sont gravées sur le manche. Photo : Hélène Claudot-Hawad.

Enquêtes citées sur les parcours de luthiers :

CARADOT Pierre, 2016 – « La lutherie comme un parcours sous une bonne étoile ». Paris, Enregistrement numérique : 69 min. n°4971. <https://phonothèque.hypotheses.org/18239>

CLAUDOT Pierre, 1981 – « Le parcours professionnel d'un luthier à travers l'histoire du XX^e siècle, de Mirecourt à Marseille ». La Bouilladisse, 1 cass. 60 mn, n°3483. <http://phonothèque.hypotheses.org/7470>

EULRY Jean, 1982 – « Récit de la vie professionnelle d'un luthier à Mirecourt, des années 1920 aux années 1970 », Mirecourt, 1 cassette : 25min, n°3494. <http://phonothèque.hypotheses.org/8518>

GUINOT Eugène, 1982 – « Un natif de Mirecourt raconte son apprentissage et sa vie d'artisan ». Mirecourt, 1 cass. 55min., n°3488. <https://phonothèque.hypotheses.org/7984>

HOUSSAY Anne, 2014 – « Devenir luthière dans les années 1970 : un parcours d'obstacles ». Paris, Enregistrement numérique : 49 mn. n°4913. <https://phonothèque.hypotheses.org/16962>

JEANDEL Louis, 1982 – « Un fabricant de chevalets retrace la vie des ateliers de Mirecourt du début du XX^e siècle aux années 1980 ». Mirecourt, 1 cassette : 1h25 min, n°3496. <https://phonothèque.hypotheses.org/8394>

SAKELLARIDES André, 2016 – « L'audace d'inventer : parcours d'un luthier hors des sentiers battus », Marseille, Enregistrement numérique : 51 mn, n°4969. <https://phonothèque.hypotheses.org/17848>